

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 8

Artikel: Le triomphe du cochon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

Rondel du „Conteur Vaudois“

Ce n'est qu'un modeste journal,
Eclus sur la terre vaudoise.
Il est piquant, jamais banal,
Mais sa verve n'est point gauloise.
C'est l'âme du pays natal
Qui vit dans sa prose patoise :
Ce n'est qu'un modeste journal,
Eclus sur la terre vaudoise.
Sans articles longs d'une toise,
Et sans tirage colossal,
Il va, sans jamais chercher noise,
Sémant ses mots et ses gandoises :
Ce n'est qu'un modeste journal.

E. C. Thou.

DROIT SON CHEMIN

LA Gazette de Lausanne a publié, il y a quelques jours, la pensée que voici : « L'homme n'est pas né pour être heureux, mais il est né pour être un homme, à ses risques et périls... Il faut donc aller à la vie comme on va au feu, bravement, sans se demander comment on en reviendra. »

E. BERSOT.

Pour qui a l'expérience de la vie, pour qui l'a vécue intelligemment, comme elle doit l'être, pour celui qui a observé, puis médité, combien il y a de vérité dans cette parole de Bersot.

Et plusieurs devraient s'en inspirer qui semblent perdre courage, qui renasquent devant l'effort et faussant compagnie à la persévérance, quand tout ne va pas tout de suite à leur guise.

La jeunesse, tout particulièrement, qui a donné un si bel exemple de courage, de vaillance et d'endurance pendant la guerre, aussi bien dans les pays neutres, qui ont dû mobiliser leurs armées pour la garde des frontières et la répression des troubles qui auraient pu éventuellement éclater à l'intérieur du pays — le cas s'est présenté chez nous — que dans les pays belligérants, où tant de jeunes et précieuses existences, forces vives et espoir de leur nation, ont été brutalement et rottement anéanties à jamais.

Pourquoi ce bel élan ne s'est-il perpétué dans la vie civile, devant la tâche journalière et les difficultés inévitables de l'existence ? La vie terrestre n'a de fin que celle qui nous arrache, vieux ou jeune, à notre planète pour nous conduire dans un monde meilleur. Tous les jours sont un recommencement ; tous les jours, il faut reprendre le collier sans recouvrir, avec courage, avec espoir ; tous les jours, il faut faire un pas en avant, réaliser un progrès, faire mieux encore que la veille. Et cela est très heureux ; il n'est plus mauvaise conseillère et com-

pagnie plus déprimante que l'oisiveté. Travailsons, travaillons sans défaillance, à l'exemple d'Edison, le célèbre inventeur américain. Il vient de célébrer son quatre-vingtième anniversaire et disait, à cette occasion, qu'il travaille encore quatorze heures par jour et qu'il met au point un grand nombre d'inventions nouvelles, s'occupant de l'une pour se reposer de l'autre.

A l'œuvre et courage ! X.



PEGNETTE PÈ LO THÉÂTRE

EGNETTE était pegnette et l'é tot vo dere. Porli faillai qu'onna pice d'on franc fasse atant d'usâdzo qu'onna pice de dou franc. L'étai ion de cliaio coo que n'ant jamé étaïe incellio po avai payi dou iâdo. Po serrâ et retreint l'ein étai ion, oï ma fâ ! Se lè lenette n'avant pas étai asse tsîre, l'arâi étai dein lo casse de betâ dâi lenette nâire à s'vate quand lâo baillive dâo croûjo fin po lâo fêre crère que l'étai de l'herba. Du que su dein lè lenette, l'arâi bin voliu que quand payive lè dzem ein aussant met dâi dzauno po que sè crayéant que l'erdzeint que baillive étai de l'or. Pegnette étai pegnette, petsegne, raccaud, retreint, pirate et crebilla-foumâre.

Et tot parâi, Pegnette étai venu avoué sa Suzette ào théâtre à sti derrâi bounan. Sa fenna assein l'avâi tant ressi et tant segnoulâ et po fini lâi avâi de que jamé sarâi nommâ dâo conset communat se vgnâi pas on coup ào théâtre que l'orguet l'avâi décidâ. Cein avâi étai grâ et quand l'avâi étai per lê, devant la bornatse de la dzahre ào bin de la dzéba que lo bossi étai deinde po veindre l'avâi marchandâ atant que por atsetâ on caion :

— Diéro mè veindre-vo duve plièce ? Mâ voudrav par avau, que cotâi pas tant.

— Lo davau l'è pe tchê que lo damon.

— Diéro lo davau ?

— L'è tot suivaint : cinq franc la chôla, six franc, sat franc mimameint.

— Vo crâide que robo l'erdzeint. Tsî no, qu'on fâ cein ào mécanique de la cournoûna, cote pas tant.

— N'è pas lesi de dzergounâ avoué vo. Volâiyo dâi beliet, oï ào bin na.

Oï, mâ dâi bon martsî.

Eh bin ! preinde de cliai de tot amon. L'è quasu po rein.

Pegnette pâie et s'einfate amon lè z'egrâ, tot amon et l'arreve ào fin coutset, pè la dzenelhire, quemet ie diant po lè derrâire plièce. L'étant on bocon de man gautse et quand la fita l'a comuehinet et que l'ant imortolih la passoue due gravaive de vête, se ralîla clâma de le sole po coudhî apêcadre oquie. Et tot parâi on vayâi pas tant. La Suzette fasâi dâi breinnâe avoué la titâ, la ramenâve ein devant, ein derrâi, sè lè-vâve su sè piaute, tosâi la rita, fasâi onna gynas-

tique qu'on arâi djurâ que l'étai elétriquâe. Pegnette l'avâi adi pouâre de la vêre felâ ein avau, tant sè ellinâve su la baragne. L'è que sè pasâve oquie de courieu su lo pâilo iô djuvivant la comélie que la Suzette étai courieuse et volâive vêre. Ao pe biau momeint, la Suzette étai telâmeint avau la baragne que Pegnette l'a bin cru que l'allâve tsesi et lâi fâ tot ein colère :

— A-to pas prâo tournicotâ per quie. Sant dein lo cas de tê fêre payi duve plièce.

— Vu vêre, que repoind la Suzette.

Fasâi dépassâ sa tita quasu trâi pi dèvant que manquâve de pêdre lo balan et de tsesi à la louie d'avau. A la fin, Pegnette lâi dit :

— Tsoûfie tê, tê dio, vilhie tseguehlie ! T'ein arâi bin de plie se te tsî ein dèso... que le plie cotant cinq, six et sat franc ! M'ein foto, te payerâ !

Marc à Louis.

LE TRIOMPHE DU COCHON

LA dernière des « Lettres vaudoises », toujours si spirituelles, de M. Henri Laeser, est consacrée aux jours de « boucherie », un grand jour dans nos campagnes.

Voici quelques extraits de cette lettre :

* * *

C'est, en terre vaudoise, la période des boucheries. A peine le jour venu, nos paisibles villages retentissent d'épouvantables clamures qui si elles effraient les petits enfants venant se blottir sous les jupes de leurs mamans, ne provoquent aucune commisération chez les grands, bien au contraire.

On tue le cochon. Avec le moment, déjà lointain, où le « magnin », le prenant à califourchon, vint lui passer un fil de métal dans le groin, histoire de corriger les instincts fouilleurs qui lui viennent de son ancêtre, le sanglier, c'est la seule minute désagréable de cette existence indolente et contemplative, tissée de savoureuses bouillies au maïs, trempée de grasses soupes aux légumes, auxquelles, de temps en temps, des brassées d'herbe fraîche venaient donner le stimulant et un goût de revenez-y.

Jusqu'ici choyé, entouré, gavé, cet animal qu'un saint vénérable prit pour ami, n'y comprend tout d'un coup plus rien. Jusqu'ici, il n'avait connu que la douceur, voir même les caresses. La ménagère lui apportant sa pitance, trouvait même de ces mots affectueux que tant d'années de vie matrimoniale, avec leurs inévitables vicissitudes, avaient désappris à la patronne à l'égard de son époux... Pendant les siestes profitables à la panse et aux bajoues, on recommandait aux enfants de parler bas : « Chut... le porc se repose, chut !... » Que de tendresse ! Or, en ce matin grisaille, le voici entouré de visages hostiles, saisi par les oreilles, empoigné par les pattes. Plus de paroles amicales, mais des gros mots. Et les enfants, qui, aujourd'hui, n'iront pas à l'école, attendu qu'on fait boucherie à la maison, se rattrapent du temps perdu et largement, en entonnant le Péan de la victoire et en esquissant autour de la victime une vraie danse du scalp. Demain matin, M. le régent recevra, recouvertes d'un linge bien propre, les prémisses du sacrifice sous forme de saucisses à rôtir, convenablement aromatisées, et de ce triomphe de la cuisine campagnarde qu'on appelle l'atriau.

Le jour de boucherie demande un grand concours de bonnes volontés. La tante Fanchette, par exemple, est unique, au village, pour préparer la tête marbrée que son voisin M. Plud'hun, professeur retraité, s'obstine à nommer « fromage de cochon », vocable incompréhensible pour nos oreilles. Des personnages jouant leur rôle dans les affaires du pays, ne dédaignent pas, tels les souverains sacrificateurs de l'antiquité, venir porter le couteau dans les lards moelleux et dépecer cette belle chair rose et blanche, rappelant les lys et les roses. Un mandataire du peuple à Lausanne et à Berne, s'il vous plaît, homme jovial, serviable (pour ne pas parler d'autres qualités indispensables à la politique), dont le souvenir persiste, bien vivant, au Pied du Jura, se mettait volontiers au service de ses concitoyens pour le jour de boucherie. Mais il faisait ses réserves, en député concientieux, pour le cas où la solennité coïnciderait avec les sessions parlementaires. On raconte bien, dans la récente biographie de M. Gladstone, que l'illustre homme d'Etat ceignait le tablier et retroussait ses manches pour mettre la main à la confection, qui est un rite de l'autre côté de la Manche, du pouding de Noël...

A Lausanne, la capitale, il n'y a pas si vieux qu'on égorgait encore les cochons sur la voie publique (pas à St-François ou à la rue de Bourg, cela va sans dire), mais dans nos venelles amicales et tortueuses. Le père Guintz, de légendaire mémoire, y buvait à longs traits non seulement le petit blanc, compagnon obligé de la fricassée, les jours de boucherie, mais la vraie gloire. C'était ses grandes journées, épices de facéties et de calembours.

Le cochon constitue aussi, soit dit sans plaisanter, un signe de l'ascension sociale des ménages besogneux à la campagne: journaliers, tout petits agriculteurs, humbles artisans. Lorsqu'un de ces modestes mais combien respectables travailleurs arrive à engranger un porc, c'est un pas de fait et un tout sérieux. « Il a fait boucherie » annonce-t-on le soir à la « fruitière », cela vaut dire travail, épargne, et aussi le coup d'épaule qu'un voisin plus à l'aise vous donnera.

Le porc, pourvoyeur de nos ménages, pourvoyeur de crédit. Monselet, qui lui consacra des vers admirables eut raison :

Comme dans notre orgueil nous sommes bien venus A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ? Adorable cochon, animal roi ! — cher ange !

ARMAND, TU PARLES !...

ARMAND, pour l'appeler ainsi, est un fonctionnaire retraité vivant en chair et os en nos parmi nous. De puissante carrure et de constitution extraordinairement robuste, il est un véritable hercule et nargué de ses 73 ans révolus la fuite du temps, aussi ne lui procurez-vous pas un mince plaisir lorsque, trompé par les apparences, vous retranchez en toute bonne foi trois à quatre lustres de son âge.

Armand possède, comme tous les caractères bien marqués, des amis et des ennemis. Ses amis se recrutent parmi ceux qui ne le prennent pas à la lettre et qui s'amusent de ses travers et de son entrain. Ses ennemis sont ces hommes à tempérament sanguin que son grain de vartardise fait sauter en l'air, car, il faut bien le reconnaître, Armand manifeste fréquemment, comme les enfants mal élevés, une jactance peu commune. Il sait et fait tout mieux que ses compagnons et quand le destin daigne le favoriser en quelques manière, vous le voyez emboucher les trompettes de la renommée et publier l'événement à tous les vents. N'allez pas le contrecarrer sérieusement, sinon malheur à vous ; pendant des mois, toutes les bavettes de la ville retentiront des échos de votre querelle. D'autre part, s'il est en veine de plaindre et qu'aucun fait nouveau n'alimente la conversation, Armand resassera pour la centième fois les prouesses de sa jeunesse. Brillant gymnaste, chanteur au gosier profond, il était alors répandu un peu dans tous les milieux de la ville. Après une joyeuse agape, telle qu'on savait les organiser dans le bon vieux temps, les flagor-

neurs et ceux qui aimait à rire aux dépens d'autrui, ne manquaient jamais, derrière son dos, de tirer les ficelles. Toujours prêt à s'afficher, le bel Armand ne se faisait aucunement prier pour accomplir les tours les plus abracadabrant. C'est ainsi qu'à diverses reprises il escalada en pleine nuit, sans trop de peine, deux étages pour aller vider les pots de lait que de bonnes ménagères avaient placés à l'air frais sur le rebord extérieur de la fenêtre. S'arrogeant des droits de propriétaire, il se permit de remiser des véhicules de différentes grandeurs tantôt sous la Grenette, tantôt dans les eaux du lac. Et jamais le commissoire Potterat ne réussit à lui mettre la main au collet !

L'ami Armand a eu de tout temps l'habitude de passer la plupart de ses soirées à la pinte. C'est pour lui un besoin, non pas qu'il ait le foie tourné du côté du soleil, mais parce qu'il aime passionnément à s'entendre pérorer et à donner son avis sur toutes choses connues et inconnues. Du dimanche au vendredi, malgré les répétitions des deux sociétés de chant auxquelles il appartient encore, il se rentre relativement de bonne heure, le cercle des auditeurs étant, ces jours-là, plutôt clairsemé. En revanche, le samedi soir, jour de grande affluence, se sentant stimulé de droite et de gauche, il a l'habitude de s'oublier régulièrement. Autrefois, Louise, sa femme, l'attendait en vain le samedi jusqu'à une heure fort avancée de la soirée. Les premiers temps de leur mariage, Louise patienta. Plus tard, lorsque l'amour, un peu écorné par les vicissitudes de la vie commune, fut moins enclin aux concessions, la brave femme, qui bûchait drû tant que la journée était longue, commença à laisser percer sa mauvaise humeur et à trouver de mauvais goût ce besoin constant d'épanchement hors de son chez soi. Plus tard encore, ses bonnes paroles restant vaines, elle éleva le ton. Deux, trois fois, Armand revendiqua de son côté, sur le même air de fausset, sa liberté d'homme fait. Glapies en mineure, ces mélodies poussées dans les hautes notes, devinrent criardes à l'excès. Il y eut même des éclairs et du tonnerre, mais pas de grêle cependant, car on se respectait mutuellement et ni l'un ni l'autre n'était au courant des dernières créations de la musique moderne. Huit jours après une symphonie de première grandeur, Armand, ne voulant pas céder devant les éclats de voix de sa digne épouse, s'en revint au logis une bonne heure plus tard que d'habitude. En route, il se prépara à faire face à l'orage qu'il sentait s'amonecer à l'horizon. Il taperait du poing sur la table sans se gêner et parlerait si fort que sa femme, par égard pour les autres locataires, serait bien obligée de renégocier sa langue pointue. Rasséréné par cette perspective, il monta les escaliers de son logement avec aplomb et entra dans la chambre à coucher en frappant du talon, signe infaillible de son humeur belliqueuse. Saisir une allumette, s'avancer vers la table qui occupait le milieu de la pièce et allumer la lampe à pétrole qui s'y trouvait placée, fut l'affaire de deux mouvements et de trois temps. Et maintenant, en avant le concert ! Par galanterie sans doute, il voulut laisser à Madame l'honneur du prélude. Dans ce but, il se tourna de son côté, attendant qu'elle ait entonné les grands accords. Mais, Louise faisait face à la muraille et ne paraissait nullement se préoccuper de son incorrigible Armand. Celui-ci, plus que surpris par cette réception imprévue, refléchit un instant. Ne trouvant aucune solution au problème, il prit la lampe et soigneusement, gravement, se mit en devoir de faire le tour de la chambre, examinant chaque coin et recoin comme s'il y cherchait un objet perdu. Louise, sentant qu'il se passait quelque chose d'insolite, guigna par dessus l'épaule, se retourna enfin tout à fait et, fort intriguée, contempla cette grosse silhouette mouvante qui se profilait sur la paroi et dont l'ombre dansait au plafond ; elle chercha, elle aussi, la solution du problème, puis de guerre lasse, apostropha son mari d'un ton très sec en lui demandant :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Armand, courbaturé par tant de génuflexions,

se redressa soulagé et dans un profond soupir exhala cette brève réponse :

— Ta langue !

Louise, sans rien répondre, se retourna du côté de la muraille en se disant que vis-à-vis de fanfarons et de grands parleurs, c'est évidemment le silence absolu qui fait le plus d'impression. La brave femme avait raison, car malgré les 40 ans qui nous séparent de cette nuit mémorable, Armand narre encore, comme si la chose datait de hier, les péripéties de cette rencontre où il sut agir avec un incontestable humour, fait que nous voulons bien concéder puisque cela est nécessaire à son honneur. Aimé Schabzigre.

SOYEZ DE BONNE HUMEUR

Le meilleur conseil à donner pour la conduite de la vie est un remède de bonne femme. Je le formule ainsi :

Soyez de bonne humeur.

Un point, c'est tout.

D'abord, la bonne humeur exclut la méchanceté. Et la meilleure ligne de conduite est celle toute blanche, toute droite, toute lumineuse que trace la bonté.

Pas la bonté avec un B majuscule, la bonté dont on fait des livres, des drames, des déclamations et de la politique. Mais la vraie, la lumineuse, la tendre, la spirituelle, la simple bonté.

C'est difficile d'être bon quand on est harangué et maussade.

Un méchant, un vrai méchant, n'a jamais pousé un vrai éclat de rire.

Soyez de bonne humeur !

N'allez pas entre les devoirs de la vie tête basse et genoux tremblants comme un cheval de fiacre entre ses branards.

Vivez joyeux selon l'éternel conseil du maître.

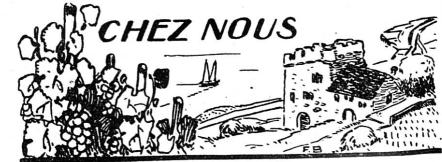
Ne croyez point que la mélancolie soit une attitude et la gravité une force.

Opposez aux embûchements journaliers le bouclier de votre bonne humeur ; il sera d'airain contre ces coups d'épingle.

Haussez souvent les épaules et ne vous mettez jamais en colère.

Enfin, ayez un bon estomac et méfiez-vous des conseils en songeant qu'ils sont souvent intéressés, souvent donnés à la légère et que l'on trouve en soi-même d'excellentes inspirations parce que ce n'est pas votre cœur qui bat dans la poitrine des autres. Voilà !

Henry Duvernois.



A L'INSPECTION

G'ETAIT jour d'inspection à Goumoens-le-Taulard, et le détachement était aligné dans la cour du collège. Le major feu X..., que beaucoup d'entre nous ont connu, en particulier ceux qui approchent de la cinquantaine ou qui la dépassent, fonctionnait comme inspecteur d'armes. Il avait une façon à lui de souligner toutes ses remarques ou observations par des traits d'esprit qui n'étaient pas toujours du goût de ceux à qui ils étaient adressés. On connaissait ses petites manies et on lui pardonnait d'autant plus que c'était un parfait brave homme qui, sous des allures de sévérité, cachait un bon cœur. Il n'avait pas de prédilection marquée pour les armes spéciales (tous ceux qui n'avaient pas de fusil), et détestait franchement les trompettes, qu'il traitait de fainéants et de saoûlons, ce qui était à notre hâte avis exagéré. Aussi, il réservait ce qu'il avait de plus épice pour ces derniers.

Comme d'habitude, chacun passait à son tour pour faire vérifier son arme puis s'en retournait dans le rang.

Le Carabinier Lecoitron était devant le major, qui, ayant de passer à l'examen de son arme, le